

Cher Claude,

- 26 -

J'ai eu le vif plaisir d'assister à la remise de votre Grand Prix national de la Poésie, et d'écouter votre discours ému, comme votre brève et émouvante lecture. Je ne peux malheureusement pas participer au colloque sur votre œuvre à la Sorbonne Nouvelle, d'où cette lettre, que je vous envoie sous le signe de l'amitié et de la poésie.

Vous rappelez-vous aussi bien que moi notre première rencontre ? – dans l'ancien appartement si clair d'Hélène Péras, rue de la Convention. Michèle Finck aussi était présente. Hélène et Michèle préparaient, si je ne me trompe, la décade de Cerisy qui vous était consacrée ; c'était donc en 1988, ou l'année d'avant. En vous écoutant, j'ai aussitôt compris votre ouverture, votre modestie, votre calme, et la grande et douce passion pour la poésie et pour la vie qui vous animait.

En vous lisant, je trouvais déjà ce signe d'un projet vrai de poésie : la conviction, qui semblait aller de soi, que la poésie, manière de vivre et non simple désir de faire des poèmes, ou être poète, est la parole de la vie à la vie. Voie vers le passé, individuel et commun, et vers l'avenir, elle approfondit démesurément le présent grâce à son écoute inhabituelle du langage, déjà mystérieux et comme collé à notre âme. Vous l'avez dit, de votre façon simple et vulnérable : « Être poète pour que les hommes vivent. »

Vous êtes poète en deux langues, éloignées l'une de l'autre, langues du Nord et du Sud, mais que vous parlez naturellement et qui font sans doute s'exprimer des régions différentes de votre mémoire et de votre être. Et cela au moment où l'on découvre, après avoir voulu anéantir les langues régionales comme contraires aux intérêts de la nation, qu'elles constituent un précieux trésor national. Je comprends difficilement votre alsacien (seulement par triangulation avec l'allemand et l'anglais), mais je partage le plaisir que vous éprouvez, j'en suis sûr, à écouter le lit raboteux de ses consonnes et le chant spécifique de ses voyelles. Vous entendre *jouer* vos poèmes alsaciens est un régal ! Vous nous invitez à réfléchir sur le fait, non pas de posséder, mais d'être habité intimement par deux langues, qui doivent devenir encore plus intimes dans l'acte de poésie. Vous jouez des deux mains.

Votre sérieux, d'homme et de poète, ne vous incite pas à vous draper dans la solennité qui menace tout projet poétique ambitieux, et je n'en veux pour preuve qu'un autre souvenir qui me revient : un colloque dans le Midi où vous avez fait une communication pleine d'histoires juives ! Vous les racontiez avec une délectation évidente devant leur comique très particulier, effet d'un regard à la fois amusé et douloureux sur soi, et avec un réel talent de comédien. Vous deveniez, devant nos yeux, le conteur juif, allègre, malin, débordant de ressources. Vous nous faisiez rire, d'abord de surprise, en faisant comprendre à quel point le rire est important, pour notre survie et notre salut. Votre comique partagé semblait surmonter l'histoire malheureuse (et singulière, et rayonnante) des Juifs, et nos propres peines.

Je vous vois également dans votre appartement rue des Marronniers, avec la tant regrettée Evy, sensible et touchante comme votre poésie. Votre conversation, attentive à l'autre, a toujours été fructueuse. Nous avons souvent parlé d'un sujet sur lequel nous ne sommes pas d'accord, le christianisme, et ce que vous croyez être sa tristesse, son refus de l'ici-maintenant au nom de l'ailleurs. J'ai déploré avec vous cette dévaluation de notre vie commune sur la terre, en soulignant néanmoins qu'il s'agit d'un détournement du christianisme par une lecture erronée et peut-

être au fond masochiste du Nouveau Testament, par un aveuglement à l'égard de la joie présente qui lève dans cet ouvrage et de la bonne nouvelle qui s'y annonce.

Et je vous vois chez nous, lors d'une réception, assis sur un canapé « anglais », environné instantanément d'admirateurs. Vous étiez la vie même, et vous vous réjouissiez, sans aucun doute, non pas de votre célébrité, mais de la chaleur humaine que vous rassembliez autour de vous.

Par votre œuvre, vous parlez à notre époque, comme une conscience qui souffre et qui danse. Je vous souhaite, cher Claude, ce que vous évoquez dans la dédicace d'un livre que vous m'avez envoyé : « l'impensable aurore ».

Michael Edwards



Chez Claude Vigée.
Photographie de Guy Braun.